

Il fallait qu'il paye. Il fallait qu'il *meure*.

D'accord, à quinze ans on n'a pas forcément toute sa jugeote et je ne maîtrisais pas totalement le dossier... même si j'en étais l'enjeu. Néanmoins, dans les grandes lignes, j'en retenais qu'au lieu de convaincre mes parents de me prendre avec eux, en particulier ma mère, il avait dressé un barrage administratif entre elle et moi et m'avait placé chez une inconnue bigote. Pour plagier cette vieille tarée, je dirais qu'il m'avait placé en enfer après m'avoir barré la voie du paradis. Parce que c'est ça que j'avais vécu à cause de ce crétin : l'enfer. Et « enfer », ça ressemble foutrement à « enfoiré ».

Il allait payer, cet enfoiré, oui !

Payer pour ce qu'il m'avait fait subir : l'irréparable, l'innommable, cet anonymat étouffant dans lequel il m'avait plongé, noyé dans un océan de paperasserie et de connerie. Payer pour ce chagrin provoqué par tout ce qui aurait pu être et qui n'a pas été. Et même si je me trompe, si je me berce d'illusions en croyant à quelque chose de merveilleux, n'importe quoi aurait été mieux que ce vide de souvenirs qui a marqué de son empreinte indélébile ces premières années de ma vie. Une enfance de souffrance parce qu'un salaud, un sans-cœur au col blanc a donné son avis sur ce qui était bon pour moi, et que dans sa bouche, du fait de sa fonction, cela sonnait comme une condamnation.

Pourquoi ?

Parce que ce fonctionnaire insipide a décidé que ce serait ainsi et pas autrement. Mais comment pouvait-il savoir, lui, ce qui était bien pour moi et pour nous tous, les orphelins et autres « nés sous X » de la DDASS du Morbihan ? Savait-il seulement de quelle couleur étaient nos cheveux, nos yeux, notre peau ? Savait-il que notre petit cœur battait exactement de la même manière que celui de ses enfants à lui, avec les mêmes désirs et le même besoin d'amour ? Ne pouvait-il imaginer, en prenant sa décision si affreuse lourde de conséquences, qu'il me priverait d'identité, dans cette vie à peine commencée et déjà brisée ? Ignorait-il qu'il faisait à jamais de moi un être à part, que jamais plus je ne serais vraiment comme tout le monde ? Marqué au fer rouge, je serais un gosse que l'on regarderait avec dédain dans la cour de récréation en chuchotant d'un ton méprisant : « Ah, l'*orphelin*... »

Les orphelins... Comme si nous étions les pires des voyous, comme si le fait de n'avoir pas connu nos parents ou de les avoir perdus nous rendait coupables de quelque chose de grave. Crime de lèse société : n'a pas été élevé par sa mère...

Mes parents étaient vivants, du moins quand je suis né, après... je n'ai pas été informé de leur cursus. Mais aux yeux du monde, même combat : j'appartenais à la catégorie des orphelins de la DDASS et on me regardait avec mépris, comme s'il s'agissait d'une tare contagieuse.

Oui ! Ils savaient tout cela, ces adultes qui, en quelques minutes, nous transformaient, du petit être que nous étions, isolé mais doté d'un état civil bien à nous qu'hélas on nous refusait, en l'enfant numéro 2495 ou 3453... Quelle importance, à leurs yeux ? Un numéro et rien d'autre. Plus rien d'autre et que pas une tête ne dépasse du rang !

Ils ne pouvaient pas ignorer les conséquences de leurs actes, non. Ils nous traitaient comme des bêtes, des animaux domestiques. Même pas : des dossiers. Et plus particulièrement « il », le sous-directeur.

A présent, je n'étais plus rien que ce numéro, sans avenir immédiat, sans passé non plus, faute de souvenirs. Je n'avais plus qu'à attendre. Attendre de subir mon destin.

A cette minute je n'avais rien, non, même pas le souvenir d'être arraché au sein de ma mère ; pas non plus le souvenir de m'y blottir. Pas le souvenir d'une mère penchée sur mon berceau, guettant le rythme de ma respiration pour voir si tout allait bien ou attendant mon réveil en m'observant affectueusement.

Je ne sais pas comment était le sourire de ma mère, si tant est qu'elle a souri ; je n'ai pas connu la chaleur de ses bras, ni la sensation que procure l'eau du bain sur la peau de bébé, le bien-être d'un linge sec et chaud qui sent bon la lessive, tendrement enfilé en lieu et place d'une couche trempée après une nuit de sommeil. J'en ai gardé toute la journée, de ces couches pesantes et poisseuses qui provoquaient des poussées d'urticaire sur mes petites fesses irritées tandis qu'un nuage de mouches tournoyait au-dessus de moi en vrombissant, m'empêchant de dormir.

La voix de ma mère était-elle douce, pleine de tendresse, quand elle s'adressait à moi, minuscule bébé posé sur son ventre juste après l'accouchement ? Son cœur bondissait-il de joie lorsqu'elle me parlait ? S'est-elle seulement adressée à moi ? A quel âge m'a-t-elle abandonné ? Dès ma venue au monde ? Je ne me souviens de rien. Et je n'ai rien le droit d'en connaître. La DDASS a mis son veto. Interdit de retrouver mon identité. De la trouver, plutôt. Ou de la recouvrer.

Et pourquoi ma mère m'a-t-elle ainsi délaissé ? Quelle a été ma faute, mon tort ?

Je ne me souviens pas non plus de mon père, heureux de rentrer chez nous après une journée de travail, ni de son visage, de ses grosses mains courant sur ma peau de bébé, de son sourire ému, ni de sa voix, ni de son regard empli de fierté pour avoir, avec ma

mère, su faire un beau bébé, plein de vie et de santé. Mais était-il fier ? M'a-t-il parlé ? Me connaît-il ? Sait-il seulement que j'existe ? Est-il encore vivant ?

Oui, j'en veux énormément à l'administration de refuser de me dire qui sont papa et maman.

« Maman »...

Cela me fait drôle de prononcer aujourd'hui ces deux syllabes qui ne correspondent pas à une vision réelle de ma génitrice. Maman n'est qu'un concept abstrait dans mon esprit. Et le matricule 2576 n'a jamais pu appeler « maman » la marâtre près de laquelle la DDASS l'avait placé.

Non. Foin de « maman ». A cause de lui, de ce sous-directeur aux gros yeux globuleux et puant perpétuellement le tabac froid, qui avait décrété que c'est là que j'irais et pas ailleurs. Je le hais. Enfin, je crois, parce qu'on m'a dit que la haine est l'opposé de l'amour, or j'ignore ce qu'est l'amour, puisque personne ne m'en a jamais donné et que cela ne s'invente pas. Comment peut-on ressentir quelque chose dont on ignore le contraire ?

Je ne suis donc pas sûr de mes sentiments, je n'en disconviens pas. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que je vais tuer ce salaud. Et il va sacrément souffrir avant, comme j'ai souffert. Enfin... en condensé ! Je n'ai pas 15 ans de ma vie à lui consacrer ; j'ai déjà assez perdu de temps comme ça.

Est-ce que j'avais une grand-mère, un grand-père, une famille, une vraie, comme tout le monde ? Est-ce que j'ai oublié tout cela ou bien cela n'a-t-il jamais existé ? J'ai peut-être tout oublié pour ne pas éprouver trop de douleur à me souvenir. Je n'ai pas eu le choix : personne n'était là pour m'aider à me remémorer mes premiers mois d'existence en me les racontant. Je n'ai pas non plus conservé au fond d'un tiroir un cahier qui évoquerait ma naissance, mon premier sourire ; en grandissant je ne trouverai pas parmi d'inexistantes photos jaunissant ma première dent, ma première mèche de cheveux, une feuille listant mes premiers mots, mes maladies infantiles. Et pourtant, ne sont-ils pas capitaux, ces premiers jours, ces premières semaines de notre vie ? Ne sont-ils pas indispensables pour assumer cette existence qui nous a été offerte malgré nous ? Ignorant d'où je viens, parviendrai-je à déterminer où je vais ?

J'accepte pourtant cette offrande de la vie. Je ne me sens aucunement suicidaire. Mais trop de questions me taraudent et je suis épuisé. J'aimerais poser ces valises de doutes et d'instabilité. Il est normal que je sois décalé, déraciné. Suis-je névrotique ou psychotique ? Je le saurai bientôt, au moment de planter ou non la lame de mon

couteau. Si je tue ce salaud... ou si je ne le tue pas. Je me sens déjà hésiter et m'en veux. Je fais ce que je peux pour me re-motiver. Il *doit* crever.

Ma naissance était-elle le fruit d'un amour partagé ? Était-elle attendue, souhaitée, ou est-ce seulement la fatalité qui donnait encore plus de soucis à des parents sans moyens pour nourrir une bouche de plus ? Peut-être que ce père qui ne laisse dans mon cœur aucune trace souhaitait ardemment une fille ? Peut-être s'est-il simplement vidé les roustons sans savoir qu'il y aurait une suite, sans que ma mère ne l'informe de ma venue... Je ne sais rien de tout cela. Ce que je sais, ce dont je souffre, c'est d'être un enfant sans parents. Cela ne devrait pas exister.

Mon destin n'était pas fatalement celui-là. On a toujours le choix, tous, par contre il y a toujours un prix à payer et il faut l'accepter.

Même si mes parents n'étaient pas aisés, j'aurais dû bénéficier d'un environnement bien plus agréable que celui dans lequel j'ai grandi. Et peut-être étaient-ils aisés, d'ailleurs. Moi j'ai été lésé, en tout cas, et même avec un grand « b » !

C'est injuste. La vie est une belle salope, oui. Et ce sous-directeur aussi. Il va payer ! Il aurait dû contacter « maman », lui demander de renoncer à m'abandonner au lieu de me placer et de faire barrage. Il va falloir qu'il me donne son identité à cette garce, avant de mourir, parce que je veux la retrouver, l'entendre m'expliquer pourquoi j'ai été abandonné, jeté, oublié.

L'escalier grince. Son bureau est là, à moins de dix mètres.

Dix mètres ; quelques secondes séparent ce minable fonctionnaire de la mort. Le couteau à viande que j'ai chipé dans la cuisine de Berthe, ma mère adoptive, sera bientôt planté jusqu'à la garde dans le ventre arrondi de ce gros plein de soupe gorgé de suffisance.

J'avais 14 mois quand la DDASS m'a envoyé dans une famille d'accueil. Enfin, famille... chez Berthe. Ce que la DDASS appelle pudiquement « une famille monoparentale ». Famille... pffff... mon cul, oui !

Curieusement, de mon arrivée dans « l'institution » à mon départ dans la « famille d'accueil », c'est-à-dire de 0 à 14 mois, je n'ai rien trouvé, aucune trace de mon passage dans une pouponnière ou autre. Je n'ai pas existé. Numéro 2576 a discrètement survécu dans quelque obscur recoin. Comme un rat dans son trou. J'ignore où le rat est né. Paris ? Alger ? Tombouctou ?

Plus que cinq mètres...

On m'a volé mon enfance. Avec tout ce que j'ai entendu comme histoires terrifiantes, ma seule chance est sans doute que l'on ne m'ait pas envoyé au catéchisme où un curé pédophile aurait abusé de moi. A moins que ça aussi, je l'ai oublié ? Mais je ne crois pas, non. Si cela avait été le cas, ce pervers précéderait le sous-directeur dans la tombe. On ne peut quand même pas tirer tous les numéros perdants et j'avais déjà largement mon lot...

Je ne sais pas si la DDASS accepte toutes les mères adoptives sans aucun contrôle, mais franchement, on ne m'a pas gâté ! Berthe avait plus besoin de moi que moi d'elle, désireuse de redonner un sens à sa vie rendue insupportable par la mort subite et récente de sa mère, avec laquelle elle partageait son appartement et son temps. Tout, quoi !

On disait d'elle qu'elle était « célibataire ». Moi, avec le vague recul dont je dispose du haut de mes quinze ans, je dirais que cette cinglée étouffée depuis toujours par sa propre mère cherchait quelqu'un sans défense pour évacuer un peu de sa hargne et de ses frustrations. Cette vieille fille bigote m'a pris comme *putching ball* psychologique et m'a montré que dans ses livres religieux, ce sont les pages évoquant les flammes de l'enfer qui l'ont le plus marquée. Comment cette folle a-t-elle pu être inscrite sur le fichier d'adoption de la DDASS ? Et pourquoi a-t-il fallu que ça tombe justement sur moi ? Franchement, si quelqu'un écrit un jour un traité sur la poisse, je le lui préfacerais bien volontiers...

Je me serais peut-être vengé d'elle aussi, un jour prochain, mais je n'ai pas eu à la tuer, la maladie vient de s'en charger. C'est pour ça que le sous-directeur m'a convoqué, pour m'expliquer où je vais, vers quel autre nid de cafards. Berthe se mangeait elle-même de l'intérieur, pourrie de haine et d'interdits. Un cancer l'a emportée. Je ne l'ai pas pleurée et me suis profondément ennuyé à ses obsèques, célébrées ce matin même dans une horrible église moderne de Vannes dont je n'ai pas retenu le nom. Il n'y avait pas grand monde pour l'accompagner dans sa dernière demeure. Par contre, j'ai remarqué que les porteurs en bavaient, ployant sous la charge, la sueur perlant à leur front malgré l'air plutôt frais descendu du Golfe. C'est qu'elle pesait bien son quintal, la Berthe !

A ce propos, quand on s'est retrouvés au cimetière, je me suis demandé pourquoi, si on doit aller au ciel après la mort, on vous allonge dans une caisse soigneusement clouée avant de vous fourrer dans un trou et de recouvrir le tout de quelques pelletées de terre. Si on doit vraiment monter dans les nuées, ne serait-il pas judicieux de vous placer directement sur un trampoline ou une catapulte ? Ce serait quand même moins tordu que de nous obliger à jouer les Houdini post mortem, non ? Enfin, bon, ce que j'en

dis... Je le sais bien qu'on ne va pas au paradis, au ciel. Tout est hypocrite, foireux. Quand on a l'esprit un tant soit peu rationnel, on admet qu'on naît, on vit puis on meurt. De nous, il reste deux dates sur une pierre tombale. La vie, c'est tout ce que l'on met entre les deux... c'est-à-dire tout ce qui ne reste pas. A moins de devenir un brillant inventeur, un politicien remarquable, un artiste génial... Ou le père d'une famille nombreuse, auquel cas on obtient une génération de sursis avant de tomber dans l'oubli. Mais peu importe l'oubli, la vraie vie est celle que l'on emporte avec nous dans la tombe, dans notre cerveau. Un soleil couchant, une caresse de la femme que l'on aime, le regard troublant d'une inconnue, un paysage merveilleux, un bon verre de vin, une délicate fragrance, une mélodie émouvante... tous ces petits instants dont je compte me nourrir pour échapper à mon quotidien merdique. Je vais même passer la seconde puisque, bientôt, je serai autonome, financièrement, dès que je travaillerai. Et alors, à moi le vaste monde et les « troupeaux de blondes » !

Mais pour l'instant... on va déjà régler quelques comptes.

Quatre mètres... Mes doigts commencent à se crispier sur le manche en plastique du couteau.

...